

Texte en anglais trouvé sur le site anar britannique Libcom.org (<http://libcom.org/>), dans sa rubrique « History », sous le titre « A Country Considered to Be Free - New Zealand and the IWW ».

Cette traduction a été réalisée en octobre-novembre 2011. Nous signalons que ce texte n'a pas été traduit directement par le CATS de Caen mais par une personne qui est entrée en contact avec nous. C'est cette personne qui a réalisé la traduction que voici. Un grand merci à elle. Elle se reconnaîtra.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

# Un pays considéré comme libre – la Nouvelle-Zélande et les IWW

*« Vers une étude transnationale des liens entre la Nouvelle-Zélande et les Wobblies »  
Un essai par Mark Derby étudiant les relations de la Nouvelle-Zélande avec les IWW.*

Dans les années 1890, un représentant des dockers de Nouvelle-Zélande a annoncé à ses membres : « Nous n'avons aucun drapeau, nous n'avons aucun pays. » [1] Il proclamait l'internationalisme du travail à une époque où le patriotisme et l'impérialisme caractérisaient la population. C'était quelques années avant que ses vues ne se soient répandues, y compris dans la partie militante du mouvement syndical de Nouvelle-Zélande, et personne ne les a affirmées plus fortement et sincèrement que les *Industrial Workers of the World* (Travailleurs Industriels du Monde), les Wobblies, dont le nom est en lui-même une déclaration d'internationalisme. Les premierEs Wobblies étaient internationalistes en pratique aussi bien qu'en esprit – ils/elles occupaient des emplois transitoires, ils/elles ont traversé et retraversé la mer de Tasman, le Pacifique et sont alléEs beaucoup plus loin, ils/elles étaient souvent en danger d'expulsion ou en fuite et ils/elles considéraient en général leur nationalité comme un accident de naissance et une non-pertinence suprême. Pour ces raisons, une étude sur les Wobblies en Nouvelle-Zélande, qui a à peine été tentée pour des raisons pratiques, serait aussi inadaptée à son sujet. Ce serait poser un cadre nationaliste sur un mouvement internationaliste. Au lieu de cela, j'aborde la question plus large des nombreux liens de la Nouvelle-Zélande avec les IWW, des liens qui courent à la fois vers l'intérieur et vers l'extérieur du pays et incluent quelques-unes des figures les plus influentes de l'organisation dans le monde entier. Ma recherche suggère que l'influence et la diffusion des idées des Wobblies en Nouvelle-Zélande ont été sérieusement minimisés et les liens de la Nouvelle-Zélande avec des mouvements Wobblies d'ailleurs entièrement négligés. Les Wobblies eux/elles-mêmes n'ont laissé que de maigres traces de leurs actions alors qu'ils/elles allaient et venaient dans ce pays et la réécriture partisane de l'histoire par les partis politiques qui se sont considérés comme les successeurs naturels des IWW a assimilé et éliminé à la fois les traces de leurs racines Wobbly. Cet essai est, donc, une première tentative pour retracer l'histoire du courant Wobbly dans le développement politique de la Nouvelle-Zélande.

Le titre, *Un pays considéré comme libre*, vient d'un discours fait par William Trautmann à la convention inaugurale des IWW à Chicago en 1905. En acceptant le poste de secrétaire général, Trautmann a informé les autres délégués qu'il était né en Nouvelle-Zélande, fils d'un mineur allemand de passage qui avait participé à la ruée vers l'or à Coromandel en 1868 et avait été tué six ans plus tard dans un accident industriel à la mine. [2] Sa veuve et ses cinq enfants, y compris William qui avait cinq ans, sont retournés en Allemagne et, devenu jeune homme, William Trautmann a pris le chemin des États-Unis et il a rejoint le mouvement du syndicalisme d'industrie qui croissait rapidement. En 1904 il a écrit à des organismes syndicaux du monde entier pour chercher de l'assistance afin de mettre sur pied une nouvelle organisation destinée à s'opposer à

*l'American Federation of Labor (AFL)* réformiste, et il a été encouragé à fonder les IWW avec un petit groupe de camarades rebelles l'année suivante. [3]

Dans son discours à la première convention IWW, Trautmann fait référence, en termes soigneusement choisis, à la liberté politique de la Nouvelle-Zélande, puisque ce pays était alors considéré internationalement comme un exemple de socialisme modéré, soutenu par l'État, basé sur l'arbitrage obligatoire des conflits sociaux. Ce système avait étouffé le radicalisme des syndicats pendant presque deux décennies, mais en 1905 il devait affronter les attaques grandissantes de l'aile la plus radicale du mouvement ouvrier, plus particulièrement les grands syndicats d'ouvriers non spécialisés comme les mineurs, les dockers et les marins, et du petit mais combatif Parti Socialiste qui s'alignait sur le syndicalisme d'industrie révolutionnaire de De Leon\*. Les idées des IWW ont d'abord atteint la Nouvelle-Zélande grâce à la littérature radicale importée et vendue par le Parti Socialiste. Le message du syndicalisme d'industrie a été aussi répandu en direct par des individus de passage comme le mineur Pat Hickey, né en Nouvelle-Zélande, qui avait travaillé plus tôt dans le Montana avec la Western Federation of Miners, un syndicat affilié aux IWW. Quand il est rentré, en 1906, Hickey a commencé à organiser les mineurs sur la côte Ouest, avec l'aide d'autres radicaux d'Australie. Moins d'une année après que les IWW aient été formés aux États-Unis, les premières grèves depuis 15 ans eurent lieu dans des mines de Nouvelle-Zélande, et avant 1908 les syndicats de mineurs en avaient fini avec le système d'arbitrage obligatoire pour négocier directement avec les employeurs en utilisant l'arme de la grève. [4]

Pendant ce temps, un docker militant de Wellington nommé John Dowdall, lecteur assidu et orateur invétéré, répandait les idées des IWW, juché sur sa boîte à savon sur les quais. En janvier 1908 il a formé un club IWW, qui a confirmé que les quais de Wellington, l'endroit le plus animé du pays, étaient bien un foyer d'activisme. Deux ans plus tard, un autre club IWW a été formé à Christchurch par des militants du mouvement anti-conscription. Ils ont fait une demande pour rejoindre la *Federation of Labor*, le nouvel organisme national des syndicats d'industrie, en tant que branche néo-zélandaise des IWW, et ont été admis en juin 1911. [5] Les orateurs étrangers donnèrent une impulsion importante à ce mouvement, bien que la tournée impatientement attendue d'Emma Goldman en 1909 ait été annulée à la dernière minute après que sa citoyenneté américaine ait été révoquée. [6] La même année, l'anarchiste féministe de 36 ans Lola Ridge contribua avec une poésie, *The Martyrs of Hell*, à *Mother Earth*, le journal de Goldman, et plus tard fit sensation parmi l'avant-garde moderne de New York. Ridge avait été mariée au directeur d'une mine en Nouvelle-Zélande et avait passé de nombreuses années dans les petites villes de mineurs de l'île du Sud. [7]

En seulement quelques fougueuses années, l'aile gauche du mouvement ouvrier de Nouvelle-Zélande avait évolué d'une assemblée timide constituée principalement de syndicats de métier agissant dans le cadre du système d'arbitrage d'État à une puissante fédération de syndicats d'industrie ouvertement radicaux, négociant leurs propres conditions d'emploi et préparant avec assurance un avenir de gestion ouvrière pour le pays. Les Wobblies étaient la frange dure de ce mouvement, particulièrement à Auckland, la plus grande ville du pays, premier port d'escale pour des bateaux étrangers, et une ville où se pressait une jeunesse sans attaches avide de sensations et d'affrontements. Ici la rhétorique radicale du Parti Socialiste drainait des foules énormes, mais les jeunes militantEs étaient plus attirés par les Wobblies anti-politiques. Même le secrétaire du Parti à Auckland, un jeune conducteur de tram nommé Tom Barker, est passé à l'IWW. [8]

Cette bande décousue de Wobblies d'Auckland a reçu un puissant coup d'accélérateur le jour où un bateau étranger accosta à la fin de 1911. De la passerelle descendirent trois révolutionnaires canadiens endurcis, parmi lesquels Jack King, qui s'était enfui de son propre pays après une grève à Vancouver. Ils étaient accompagnés par deux Anglais, dont Alec Holdsworth qui avait alors vingt-six ans. Ils avaient tous les deux été fortement influencés par les trois Canadiens pendant leur long voyage. Ce petit groupe tout à fait motivé eut un impact explosif sur la scène fertile d'Auckland. « En très peu de temps, dit Holdsworth, Jack était dans la rue expliquant l'industrialisme (un grand syndicat) et le marxisme dans le dialecte. » [9] Il a été soutenu par au moins vingt-cinq Wobblies locaux, parmi lesquels des figures hautes en couleur comme le poissonnier ouvertement homosexuel Charlie Reeve, tatoué jusqu'au bout des doigts. [10] Chaque dimanche ils/elles attiraient des milliers d'auditeurs/rices à leur plate-forme en bas sur les quais. « Nous avons peu ou pas d'objections autour de la boîte à savon », rapporte Holdsworth. « L'attention était bonne, les quêtes étaient

bonnes – et nous n’avons aucune autre source de revenu. » [11] Au début de 1912, King a quitté Auckland pour répandre le message des Wobblies parmi les villes de mineurs de l’île du Nord, s’installant finalement à Waihi, une ville de grosses sociétés entièrement dépendante économiquement de la plus grande mine d’or de l’Australasie. Il y a mené une classe d’économie marxiste, a inscrit environ 30 mineurs dans un groupe IWW local, et a joué un rôle principal dans une grève énorme qui entraîna bientôt la fermeture de la mine. Peu après, King a représenté les mineurs à la conférence annuelle de la *Federation of Labor* et a convaincu la Fédération d’adopter la première partie du préambule des IWW : « La classe ouvrière et la classe des employeurs n’ont rien en commun », dans sa propre constitution. Sa motion pour une grève générale de soutien aux mineurs Waihi a été rejetée, mais il a gagné le soutien d’autres délégués, parmi lesquels le futur Premier ministre Peter Fraser qui a dit : « De tels propagandistes, dont le travail va sans aucun doute faire avancer le mouvement ouvrier révolutionnaire, je n’ai rien à redire. » [12]

En août 1912, avec la mine de Waihi toujours bloquée par la grève, les activités de King étaient devenues tellement célèbres qu’il a dû partir pour l’Australie au nez et à la barbe de la police et il a immédiatement ressuscité le groupe local des IWW de Sydney. La grève à la mine a été finalement brisée après neuf mois amers. De nombreux grévistes et leurs familles ont été chassés de la ville par une foule de miliciens et les Wobblies d’Auckland ont parcouru la campagne pour leur fournir abri et nourriture. Les IWW ont participé en tant que groupe à l’énorme manifestation tenue à l’occasion des obsèques d’un gréviste de Waihi assassiné, Fred Evans. Holdsworth dit, « Nous étions des industrialistes, des rebelles sur le lieu de travail où nous étions exploités et des saboteurs au besoin, et, au lieu d’un parlement, nous défendions un grand syndicat des ouvriers du monde. Nous n’avons jamais mené une grève, mais nous étions toujours là. » [13]

Lui et ses camarades Wobblies voyageaient souvent vers d’autres villes pour y travailler, emportant toujours avec eux la propagande des IWW pour aider à « semer la graine » de la rébellion. Alors qu’il drainait des marais dans le district agricole du Waikato, Holdsworth a écrit la kiplinguesque *Ballade de l’agitateur*, qui finit ainsi :

Il n’y a jamais un endroit où l’esclave doit suer,  
Pas une ville de suie ou de soleil,  
Mais nous avons osé notre pire et nous avons donné notre meilleur,  
Et le travail a été librement fait –  
Quoique aucune larme ne doit être perdue sur notre mort martyrisée,  
Nous sommes toujours en marche. [14]

Bien que les Wobblies de Nouvelle-Zélande aient été régulièrement accusés par la presse populaire de sabotage, Holdsworth n’avait connaissance « d’aucune circonstances où cela est arrivé. Nous l’avons proposé comme moyen d’empêcher les briseurs de grève, ou de traiter avec eux si cela devait se produire – c’était un avertissement autant pour les jaunes que pour les employeurs. En Amérique, c’était une autre histoire et nous qui avions l’expérience de la vraie lutte des classes en Amérique aimions en dévoiler les diverses ruses à nos camarades, mais jamais publiquement ; et c’est ainsi que l’idée a été répandue. » [15] Plutôt que sur les allumettes et la dynamite du saboteur, les Wobblies de Nouvelle-Zélande comptaient sur l’impact de la littérature des IWW, comme le *Little Red Songbook* et les brochures comme *Value, Price and Profit*, de Marx (traduit de l’allemand par William Trautmann qui était bilingue). [16] « Tous les bateaux venant d’Amérique étaient accueillis par un ou plusieurs d’entre nous portant notre insigne IWW, » dit Holdsworth, « au cas où il y aurait un Wobbly à bord avec la manne attendue. Mais c’était une source d’approvisionnement précaire, alors nous nous sommes donnés les moyens de sortir notre propre journal, *The Industrial Unionist*. » [17] Celui-ci, le premier périodique des IWW dans l’hémisphère sud, a été lancé comme mensuel en février 1913. Il donnait des nouvelles du monde du travail de tout le pays. Il a présenté un reportage sur les efforts d’organisation de J.-B. King à Broken Hill, en Australie, et a publié des lettres d’Hawaï par le Wobbly américain quelque peu isolé Albert Roe. [18]

Une particularité du *New Zealand Industrial Unionist* le rend unique parmi les journaux wobblies du monde entier et n’a certainement jamais été imitée par une autre publication des travailleurs en Nouvelle-Zélande.

Depuis son édition de juillet, le journal a publié régulièrement des articles en maori, la langue du peuple indigène de Nouvelle-Zélande. À ce moment-là, beaucoup de Maoris parlaient peu ou pas l'anglais, pourtant la plupart savaient lire et écrire dans leur propre langue. Les IWW de Nouvelle-Zélande semblent n'avoir eu aucunE membre maori, et ces articles étaient un moyen d'en appeler à la fraction la plus exploitée de la population. Ils ont été écrits par Percy Short, un membre du collectif éditorial de cinq hommes, qui travaillait comme peintre en bâtiments et interprète diplômé du maori. [19] Ses articles combinaient habilement des expressions maories traditionnelles avec les traductions de la propagande des IWW. L'un reconnaissait la perte dramatique de terres et de ressources pour les Maoris tout en disant que touTEs les ouvrierEs de Nouvelle-Zélande étaient désormais placés dans les mêmes conditions par la classe des patrons. De même que les Maoris avaient vigoureusement réagi à la perte de leur terre dans le passé, touTEs les ouvrierEs devraient maintenant former une seule tribu pour récupérer et conserver leurs biens. [20] Tous ensemble, ces articles constituent une analyse économique marxiste embryonnaire dans la langue maorie, utilisant des métaphores et des valeurs culturelles authentiquement maories.

Vers le milieu de 1913 le vigoureux groupe local des IWW d'Auckland tenait quatre ou cinq grandes réunions publiques par semaine. En septembre, Tom Barker, né en Angleterre, qui avait pris la succession de J.-B. King comme leader du groupe, a passé le message au reste du pays, allant avec les clochards sur les wagons de marchandises du chemin de fer. [21] Holdsworth dit, « Il est allé sans argent et était sans prix. Mais il avait un paquet de rebelles potentiels dans son sac – un tas de syndiqués d'industrie – chacun d'eux ajoutant ses forces pour la Révolution ». [22] La première étape de Barker fut Wellington, d'où il a raconté : « J'avais 11 réunions de propagande en 14 jours. » Avec l'aide du fidèle John Dowdall, il a été introduit clandestinement sur les quais sous le nez de la police du port hostile. « J'ai fini en bas sur les quais et j'ai parlé d'action directe au dockers. Wellington sera un foyer de militantisme pour un groupe local des IWW dans un proche avenir. » [23]

À Christchurch, « l'œil du cyclone de l'antimilitarisme », il a trouvé assez de membres actifs/ves des IWW pour former un groupe local immédiatement, annonçant via *The Industrial Unionist* : « Ils/elles ont une salle agréable et joliment meublée et tous les rebelles de passage sont priés de s'y présenter... Nous aurons une demi-douzaine de gens du pays inscrits à Noël, la tendance nous est favorable. Les politiciens lâchent prise et le sentiment dominant s'oriente vers un reniement total du recensement et un plaidoyer en faveur de l'action directe, du sabotage et du syndicalisme révolutionnaire. » [24] Finalement, Barker a entrepris un voyage d'un mois dans les villes de mineurs le long de la côte Ouest de l'île du Sud, « le refuge des combattantEs », où il a liquidé le reste de son stock de littérature radicale. [25]

Son voyage de retour a été interrompu à Wellington par l'arrivée d'une grève de dockers attendue depuis longtemps. Barker a promptement organisé un programme ininterrompu d'orateurs et de musique dans le jardin public en face des quais et a lancé des attaques de guérilla contre les grands groupes de briseurs de grève recrutés dans les zones rurales. La grève gagna bientôt d'autres industries et d'autres villes et devint la confrontation sociale la plus importante de l'histoire de la Nouvelle-Zélande. *The Industrial Unionist* paraissait maintenant tous les deux ou trois jours, pressant les ouvrierEs dans tout le pays de faire une grève générale qui abattrait le gouvernement férocement antisyndical. Les articles de Short expliquaient aux ouvriers maoris : « C'est le même gouvernement qui a confisqué vos terres et a tué vos ancêtres », et leur a recommandé vivement de rejoindre la grève. [26] C'est peut-être grâce à cela que très peu de Maoris rejoignirent les milliers de briseurs de grève, bien qu'ils aient été très actifs pour briser la grève de Waihi l'année précédente.

Alors que la grève devenait plus violente et largement répandue, *The Industrial Unionist* a revendiqué un tirage de 5 000 exemplaires par numéro. Barker lui-même a vendu 700 exemplaires en un seul matin, avant d'être arrêté avec d'autres leaders des grévistes et accusé de sédition (ce qui lui faisait encourir la peine de mort). Ces arrestations et le recrutement par le gouvernement de plus de dix mille briseurs de grève et « d'agents de police spéciaux » ont finalement cassé la grève et forcé les Wobblies à se disperser vite et bien pour éviter le châtimeant. Plusieurs sont partis pour l'Australie, y compris Barker, qui s'est échappé pendant une libération sous caution, et Reeve, qui fut sauvagement battu alors qu'il montait à bord de son bateau. Là, ils se retrouvèrent avec J.-B. King et ressuscitèrent les IWW de Sydney. D'autres se dirigèrent vers des

communautés éloignées de Nouvelle-Zélande, où on ne les connaissait pas, devenant souvent actifs parmi les tondeurs et d'autres syndicats ruraux.

L'éruption, quelques mois plus tard, de la Première Guerre Mondiale justifia les persécutions ininterrompues des Wobblies. CertainEs purgèrent de longues peines de prison pour s'être opposés à la conscription, d'autres organisent une filière d'évasion pour les objecteurs de conscience, faisant d'eux des passagers clandestins dans les soutes à charbon de bateaux en partance pour l'Australie, où la conscription n'avait pas été imposée \*\*. [27] Cependant, une explosion nationale de patriotisme et les pouvoirs extraordinaires impitoyables qui ont proscrit les grèves dans les industries essentielles et ont interdit l'importation « de publications séditeuses » (incluant la production entière des IWW) ont brisé le mouvement puissant que Barker et d'autres avaient créé. [28]

Lentement, à partir de 1920 environ, celles et ceux qui restaient des Wobblies de Nouvelle-Zélande ont commencé à se réaffirmer. Le Conseil de *One Big Union* (OBU), opposé aux ambitions parlementaires du Parti Travailleur de Nouvelle-Zélande nouvellement formé, a commencé à se réunir au-dessus du magasin d'un tailleur d'Auckland sympathisant. Le responsable de la propagande, Leo Woods, a dit : « Nos activités ont été calquées sur celles des IWW et étaient faites de prises de parole en public et de distribution de prospectus. » [29] La plupart de ces imprimés étaient toujours interdits et entraient en contrebande par les bateaux de Sydney. Cependant, l'OBU n'a pas longtemps survécu à la formation, en 1921, du Parti Communiste de Nouvelle-Zélande, qui a assumé la direction de l'extrême gauche et s'opposait aux vues des syndicalistes presque aussi fortement que le Parti Travailleur.

Dès lors, les fondateurs des Wobblies comme Tom Barker et J.-B. King réapparurent de temps en temps en Nouvelle-Zélande, mais leur organisation n'a jamais été reconstruite et le courant Wobbly dans le mouvement ouvrier a été limité à quelques individus. Un de ceux-ci, Tom Gale, était un marin de l'île de Man qui avait rejoint les IWW après avoir été témoin d'attaques de police sur des jeunes femmes grévistes aux usines de tissage de la soie à Paterson, New Jersey, USA. Il arriva en Nouvelle-Zélande en 1922 et fit une longue carrière comme conducteur d'engins de levage dans les chemins de fer de l'État. Les cheminots étaient alors représentés par quatre syndicats différents et les tentatives de Gale pour former un grand syndicat des chemins de fer ont échoué quand les quatre équipes de fonctionnaires payés ne parvinrent pas à convenir lesquels d'entre eux perdraient leur emploi. En 1932, période de chômage massif et de diffusion de l'idéologie fasciste, il a rejoint le Parti Communiste de Nouvelle-Zélande et a été élu au bureau de sa branche d'Auckland, mais il l'a quittée après avoir refusé de signer la correspondance avec des slogans comme « Honneur au camarade Staline ». [30] Un autre vétéran de la grève des tisserands de la soie à Paterson en 1913 était Alex Scott, le rédacteur d'un journal local qui fut reconnu coupable « de favoriser et d'encourager l'hostilité au gouvernement ». Bien qu'il ne fût pas membre des IWW, il était considéré comme un allié estimé par le journal américain des Wobblies, *Solidarity*. En arrivant en Nouvelle-Zélande en 1922, Scott a travaillé comme journaliste accomplissant une croisade, et il a aidé à établir de grandes coopératives avec la classe ouvrière de la vallée de Hutt dans les années 1940. [31]

Un des liens les plus improbables de la Nouvelle-Zélande avec le mouvement Wobbly mondial était Len de Caux, né en 1899 d'un pasteur qui administrait une paroisse rurale riche dans la baie de Hawkes. Il a étudié dans des écoles privées pour l'élite, en Nouvelle-Zélande et en Angleterre, et est entré à l'université d'Oxford grâce à une bourse en 1919. Ce rejeton de privilégiés a été radicalisé au cours de ses vacances d'été en Europe. L'un de ces séjours, à Turin, en 1920, a coïncidé avec une prise de contrôle par les ouvriers des usines d'automobiles. De Caux l'apprit en lisant le journal *L'Ordine Nuovo*, grâce aux articles du jeune Antonio Gramsci. Immédiatement après la réception de son diplôme, « il m'a épousseté des toiles d'araignées d'Oxford et a émigré aux États-Unis... Je voulais le suivre pour rejoindre la classe ouvrière dans un pays où la lutte des classes était plus effrontément brutale qu'en Angleterre ou en Nouvelle-Zélande. » [32] Bientôt, de Caux écrivait sur le vif des articles pour le journal des IWW, *Industrial Solidarity*, à propos de la navigation sur les Grands Lacs, des abattoirs de Chicago ou des aciéries de Detroit, esquivant les gardes armés de fusils de chasse pour embarquer dans les trains de marchandise et aller faire la récolte du grain du Middle West. Il est devenu un des principaux journalistes du monde du travail aux États-Unis et le directeur de la publicité du CIO jusqu'à ce qu'il tombe sous le coup des purges dont furent victimes les communistes

et soit couché sur la liste noire par la *House on Unamerican Activities Committee* (HUAC). De Caux ne retournera pas en Nouvelle-Zélande avant 1959, après qu'il aura vu une photographie, vieille du début du siècle, de la petite ville de mineurs de la côte Ouest où il est né. « C'était si étonnamment semblable aux villes américaines occidentales de la même époque, où les IWW connurent leurs débuts, que j'ai réalisé pour la première fois que les Wobblies pourraient avoir eu des racines, dans les conditions des pionniers, semblables dans les deux pays. » [33]

C'est cette reconnaissance de l'universalité du travail et de ses misères qui a donné le plus de force et d'influence aux IWW. En résistant à tous les appels au nationalisme ou à la division ethnique, les Wobblies ont travaillé partout où ils/elles pouvaient être les plus efficaces et je suis persuadé par ma recherche que leur impact sur la politique de la Nouvelle-Zélande était beaucoup plus large que ce qui a été reconnu jusqu'à présent. Par exemple, les IWW furent admirés par celles et ceux qui, plus au centre dans le mouvement ouvrier, ont compati lors de la répression à laquelle les Wobblies furent confrontés. Au début des années 20, un membre du *Labour Party* modéré a écrit une chanson appelée *The Popular Scapegoat* (Le Bouc émissaire populaire) :

*If a boiler blows up or a steamer goes down  
Or somebody curses the Cross or the Crown  
To find out the culprit, no, don't let it trouble you  
Put it all down to the Eye Double Double-You.*[34]

Si une chaudière explose ou un vapeur coule  
Ou si quelqu'un maudit la Croix ou la Couronne  
Découvrir le criminel, non, n'en prenez pas la peine  
Accusez-en les IWW. [34]

Un petit nombre des Wobblies des origines ont résisté et ont rejoint le Parti Travailleuse ou le Parti Communiste de Nouvelle-Zélande sans jamais se départir de leurs opinions d'IWW. Bill Potter était un activiste des IWW de Wellington et un militant dans la grève de 1913, qui s'est sauvé plus tard en Australie où il a participé aux campagnes anti-conscription et à la grève du tram de Brisbane en 1917. Après son retour en Nouvelle-Zélande il eut une longue carrière comme syndiqué de base, en restant fidèle à sa philosophie IWW jusqu'à la fin. [35] C'est tout ce que je sais de Potter et j'en sais encore moins de la plupart des autres qui ont soutenu et conduit le courant politique d'extrême gauche des Wobblies de Nouvelle-Zélande, ces figures spectrales, semi mythiques, dont l'humour, l'irrespect, l'engagement dans la culture ouvrière et le dévouement au principe démocratique peut encore être source d'inspiration pour des actions présentes, et d'espoir pour l'avenir.

*Mark Derby est écrivain et chercheur à Wellington, Nouvelle-Zélande. Il prépare actuellement une histoire des Néo-Zélandais qui ont participé à la Guerre civile espagnole.*

## NOTES :

1. H. Roth, *Trade Unions in New Zealand*, AH et AW Reed, 1973, p. 31.
2. Actes de la Première Convention des IWW, 1905.
3. William Trautmann, *Fifty Years War, Book #2 1905-1920 : The Rise and Fall of the Industrial Workers of the World*, Trautmann collection, Walter Reuther Library, Detroit. J'ai une dette envers le docteur Jay Miller qui a attiré mon attention sur cette source importante, et qui a permis l'utilisation de sa thèse de PhD, *Soldier of the Class War – the life and writing of William E Trautmann*, Wayne State University, Detroit, 2000.
4. Pour la formation de la Fédération néo-zélandaise du Travail, voir Erik Olssen, *The Red Feds – revolutionary industrial unionism and the NZ Federation of Labour 1908-1913*, Auckland 1988. Pour un compte rendu contemporain important, voir Pat Hickey, *Red Fed Memoirs* – c'est une enquête brève sur la

naissance et la croissance de la *Federation of Labour* de 1908 à 1915 et sur les temps la précédant immédiatement, réimprimé par Wellington Media Collective, 1980, f.p. 1925.

5. Olssen, *The Red Feds*, p. 34 et *passim*.

6. Emma Goldman, *Living My Life vol. 1*, Alfred A. Knopf Inc. 1931, Chap. 34.

7. Michelle Leggott, *The First Life : A Chronology of Lola Ridge's Australasian Years*, 22 Avril 2006, [www.nzepc.auckland.ac.nz/features/bluff06/leggott.asp](http://www.nzepc.auckland.ac.nz/features/bluff06/leggott.asp).

8. Erik Olssen, "Tom Barker", *NZ Dictionary of Biography*, édition en ligne [www.dnzb.govt.nz/dnzb](http://www.dnzb.govt.nz/dnzb).

9. A. Holdsworth à H. Roth, "Biographical notes – Tom Barker", MS-Papers – 6164-007, Turnbull Library, Wellington.

10. Verity Burgmann, *Revolutionary Industrial Unionism – the Industrial Workers of the World in Australia*, Melbourne 1995, p. 39, 95.

11. Holdsworth, *ibid*.

12. H. Roth, "New Zealand 'Wobblies – the story of the Industrial Workers of the World'", *Here and Now*, Mars 1952, p 6-7.

13. Holdsworth, *ibid*.

14. *Ibid*.

15. *Ibid*.

16. William Trautmann, *Fifty Years War*, p. 158.

17. Holdsworth, *ibid*.

18. "Sandwich Islands", *Industrial Unionist*, 1er Mai 1913.

19. H. Roth, "Biographical notes – Percy Short", MS-Papers-6164-092, Turnbull Library, Wellington.

20. "Kinga kaimahi Maori", *Industrial Unionist*, 1 Juillet 1913.

21. "New Zealand notes", *Industrial Unionist*, 1 Août 1913.

22. Holdsworth, *ibid*.

23. T. Barker, "Around NZ – Organiser's Notes", *Industrial Unionist*, 1er Octobre 1913.

24. *Ibid*.

25. T. Barker, "NZ organiser", *Industrial Unionist*, 1 Novembre 1913.

26. "Ki te Iwi Maori Katoa", *Industrial Unionist*, 13 Novembre 1913.

27. Voir, eg. *Maoriland Worker*, "21 September 1921, re departure of former IWW Auckland member Bob Heffron to Australia" (où il devint ensuite Premier ministre travailliste de l'État australien des New South Wales).

28. H. Roth, *Trade Unions in New Zealand*, AH et AW Reed, 1973, p. 42.

29. Leo Woods à H. Roth, "Biographical notes – Woods, Leo John", MS-Copy-Micro-0714-26, Turnbull Library, Wellington

30. Len Gale, communication personnelle avec l'auteur, 2006-7

31. Scott, Alexander, MS-Papers-0209, Turnbull Library, Wellington

32. Len De Caux, *Labor Radical – from the Wobblies to the CIO*, Beacon Press, Boston, 1970, p. 27

33. L. De Caux à B. Turner, 24 Août 1979, MS-Paper-1981, Turnbull Library, Wellington

34. J.-B. Hulbert, "The Popular Scapegoat", in *My Garden and Other Verses*, Wellington, 1922

35. Nadine La Hatte (née Potter), à Mark Derby, e-mail 1er Juin 2007

## NOTES DU CATS :

\* *Daniel De Leon (1852-1914)* : Figure du socialisme américain, marxiste, participa à la fondation des IWW avant d'en être expulsé en 1908 et d'animer le courant minoritaire des IWW de Detroit favorables à un mélange d'action directe syndicaliste et d'action politique électorale socialiste.

\*\* *Mouvement anti-conscription en Australie* : En octobre 1916, pendant la première Guerre Mondiale, il y eut en Australie un référendum sur la conscription, le gouvernement cherchant à pouvoir enrôler plus d'hommes sous les drapeaux. Ce référendum fut un échec. 52% des votantEs rejetèrent la conscription. Le gouvernement tenta une nouvelle fois de la faire adopter en décembre 1917. Nouvel échec encore plus cuisant.